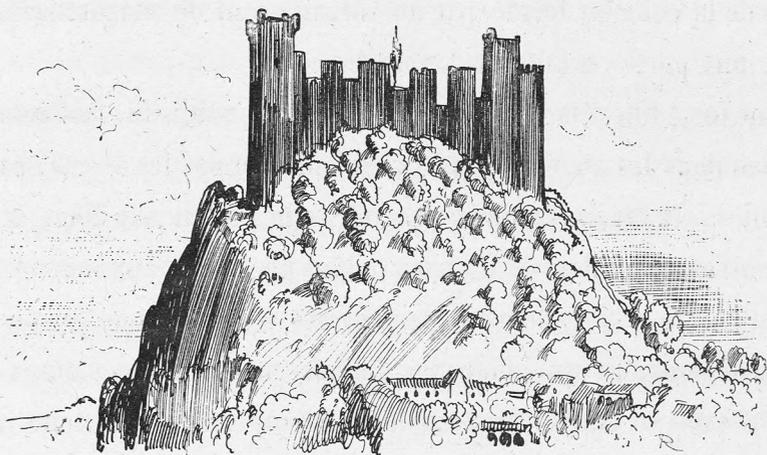


aujourd'hui forme la cour devait être un vaste bassin; tout autour les colonnes, soutenant une série d'arcs en fer à cheval, sont restées avec leurs chapiteaux finement ciselés, dont quelques-uns sont à peine rongés par le temps. La salle où se trouvaient les étuves contient encore l'entrée d'un corridor, long boyau qui devait conduire à quelque dépendance de la Mosquée; malheureusement, du côté opposé, il ne reste plus rien de l'antique construction, c'est-à-dire que le quatrième côté de la cour est fermé par un vulgaire mur de maçonnerie, avec une porte parfaitement vulgaire.

Une forte fille à la figure joyeuse, aux bras robustes, faisait la lessive dans les auges, où jadis s'étaient trempés les sujets des khalifes; là où ils s'étaient couchés, elle battait son linge et le brossait; dans l'étuve, il y avait le bois nécessaire aux lessives, et de l'autre côté de la cour, derrière les colonnes, une grande cage de bois, où trois énormes dindons mangeaient et gloussaient sans se douter assurément de l'importance du lieu où on les avait placés. Le maître et la maîtresse de la maison vinrent pour nous recevoir, c'étaient l'un des chanoines de la Mosquée, et sa sœur; le chanoine, vieillard à figure d'ascète bien portant, vêtu d'une longue lévite et coiffé d'un petit bonnet ecclésiastique, appuyé, ou plutôt courbé sur une canne, ne fit que traverser la salle très lentement, tout en nous disant quelques mots aimables, il sortit par la porte de bois et se rendit à la Mosquée, dont il dirige les restaurations. Sa sœur nous tint compagnie, elle nous donna des explications très intéressantes sur ce qu'on croyait encore savoir relativement à ce bain. Entre autres choses elle nous dit qu'à part les robinets, tout ce qui

sert aujourd'hui, n'a jamais été ni changé ni réparé depuis le départ des Maures, et que les conduits qui amenaient l'eau pour leur bain sont encore ceux qui l'amènent pour sa lessive.

Quand nous eûmes vu, écouté, pris un croquis, la sœur du chanoine eut l'amabilité de nous offrir de voir sa maison et de nous montrer comment la vie est organisée de nos jours chez les gens d'aisance moyenne, à Cordoue.



Le castillo d'Almodovar.

La maison contient au complet deux habitations, l'une au premier qui sert pour les saisons froides, l'autre au rez-de-chaussée, qui est l'habitation d'été. Tous les ans, quand viennent les grandes chaleurs, on déménage tout le mobilier, et on le descend dans les pièces, où l'ombre de la rue d'un côté, l'ombre et la fraîcheur du patio et de ses fontaines de l'autre côté, vous donnent la température la plus délicieuse. Dès que le froid reparaît, on remonte le mobilier au premier étage, où tout est

disposé pour qu'on ne sente pas les rigueurs relatives de l'hiver.

Quand nous étions là, le mobilier était encore au premier étage ; la sœur du chanoine nous avait montré son habitation dans tous ses détails, lorsqu'elle nous conduisit dans un grand salon ; arrivée au milieu de ce salon, elle s'arrêta devant un portrait de jeune femme, photographie peinte, elle monta sur une chaise, décrocha le portrait, nous le mit dans les mains et nous dit simplement : « Vous voyez, c'est le portrait de ma fille, » puis, se tournant vers notre ami, elle lui dit : « Vous la reconnaissez bien, n'est-ce pas ? »

Lui répondit : « Oh ! parfaitement. »

Et elle, se tournant vers nous : « Eh bien, messieurs, on me l'a tuée, ma pauvre fille ! » Et notre ami nous donna l'explication ; la malheureuse jeune fille avait été assassinée, d'un coup de pistolet dans la tête, par un homme qu'elle ne voulait pas épouser, et assassinée sur les marches du théâtre, au moment où elle sortait de la représentation.

La sœur du chanoine avait changé de figure, elle pleurait, elle essuyait ses yeux et cherchait à reprendre son calme.

Notre ami lui dit : « Cet homme était un affreux brigand. »

Elle répondit doucement : « Non, c'est un malheureux. »

Sous cette impression émouvante, la maison prit pour nous un tout autre aspect, et quand la sœur du chanoine nous fit entrer dans une chambre où, sur une table, près d'un petit lit de fer, une veilleuse brûlait devant une madone, et lorsqu'elle nous dit : « Ceci est la chambre de ma pauvre fille, telle qu'elle était à son dernier jour, » nous fûmes profondément émus.

Le « malheureux » est au bain de Ceuta.

L'organisation de la vie qui consiste à avoir deux domiciles dans la même maison n'est pas absolument particulière à Cordoue ; dans la plupart des villes d'Andalousie, il en est de même. Mais où cela est particulièrement curieux, paraît-il, c'est dans certaines petites villes et dans certains villages, où les habitants les plus aisés ont une maison et des caves creusées dans la montagne ; l'hiver, ils habitent la maison, et ils s'installent l'été dans les caves, ils y placent leurs meubles et y vivent avec tout le confortable de leur vie ordinaire. L'explication qu'on nous a donnée nous paraît assez rationnelle. Dans les villes où il y a du marbre et de l'eau, on peut, en construisant les maisons à la façon des Orientaux, y produire de la fraîcheur, tandis que là où le marbre et l'eau manquent, c'est chose impossible.

Nous avons d'ailleurs pu apercevoir vers Grenade et Murcie, en passant en chemin de fer devant quelques petites villes, des séries d'excavations avec portes et fenêtres pratiquées dans le roc de la montagne et qui devaient être ou des maisons de gitanos ou des faubourgs d'été.

On ne se fait aucune idée de la quantité de marbre qui se trouve à Cordoue ; les environs contiennent des carrières qui fournissent 120 ou 130 sortes de marbres de toutes les couleurs. Dans un bâtiment jadis occupé par les jésuites, on a construit un escalier monumental, l'un des plus beaux escaliers que nous ayons jamais vus, tourné et tarabiscoté de la façon la plus folle dans le style churrigueresque, où les marches, la rampe et le perron, forment un échantillon de toutes les nuances et de toutes les qualités de marbre, qui se trouvent dans la contrée. Malheureusement, à cet escalier il ne manque que le palais gi-

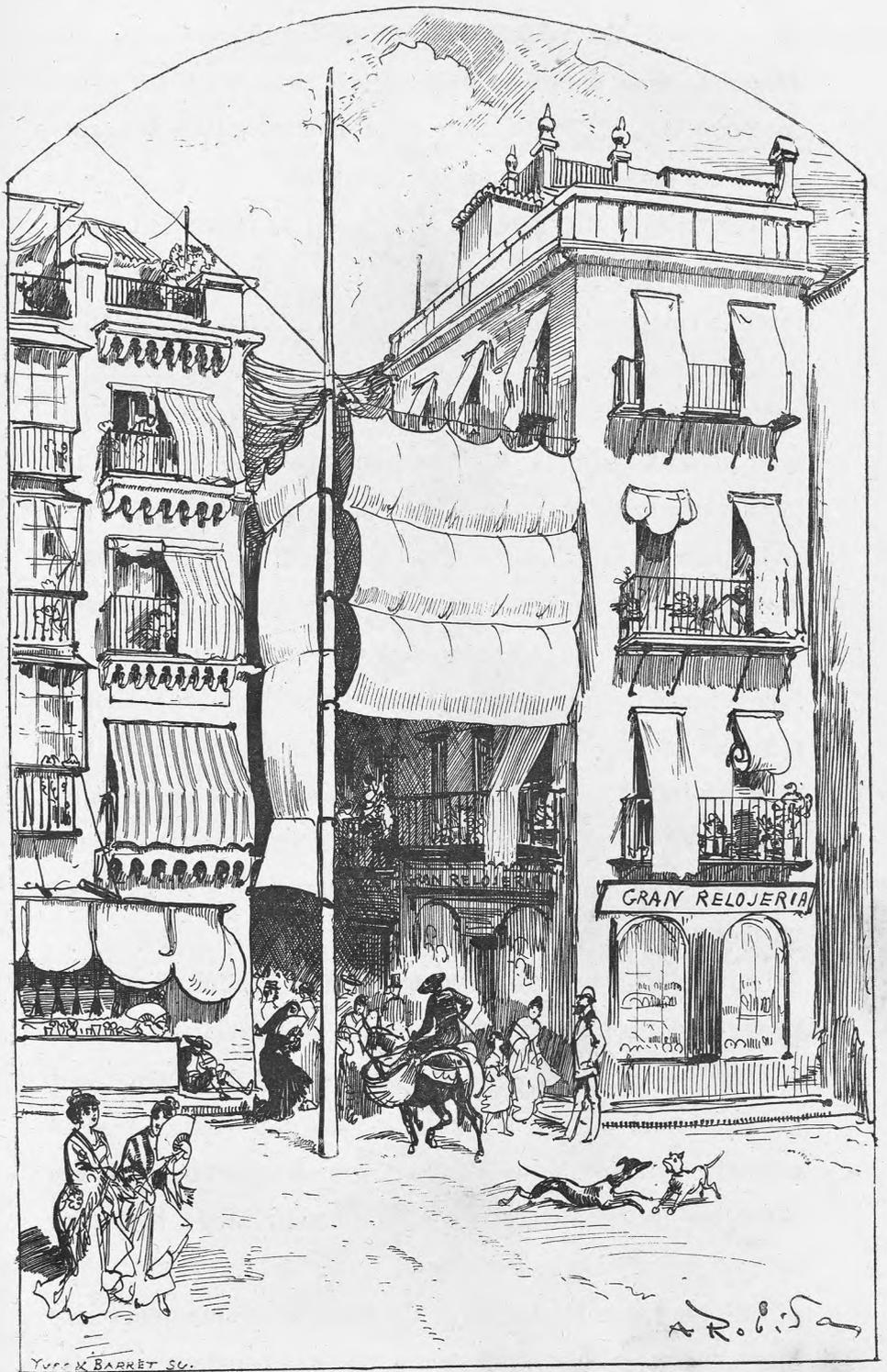
gantesque dans lequel on aimerait à le trouver, il part d'un couloir et d'un vestibule malheureux pour aboutir à des salles de classes d'une école moins que luxueuse.

Ceci explique comment les Maures ont pu réunir cette merveille de polychromie, nous allons dire de pyrotechnie, cette forêt de colonnes de toutes les couleurs, qui remplit la cathédrale de Cordoue.

Malgré ces trésors incomparables, la polychromie est un fait rare, parmi les édifices. On n'en trouve guère de trace sur les façades des maisons. A part une énorme porte d'entrée d'un style quasi Louis XV assez agréable à l'œil, ouvrant au milieu d'un hôtel dans une rue voisine de San Pablo. Le premier corps de cet hôtel très orné et très mouvementé de lignes, percé de grandes fenêtres à grillages entre les colonnes, plaquées, est surmonté d'un immense balcon de fer très ouvragé, formant au-dessus de la porte une sorte de tourelle. L'étage en retrait au-dessus de ce balcon fait aussi bonne figure et se termine aussi par un fronton flanqué de terrasses garnies de vases et de boules.

L'aimable habitant de Cordoue qui nous conduisait, nous fit visiter quelques maisons particulières et contempler, au fond de quelques vieilles cours, des restes arabes ou romains. C'est ainsi que chez un menuisier, logé comme beaucoup d'autres dans un morceau de couvent ou d'église, nous descendîmes dans les caves, les anciennes cryptes, où sont encore, assez bien conservées, des mosaïques romaines.

Presque toutes les églises de Cordoue ont été mosquées dans leur jeunesse, et cela se voit encore, tantôt par quelque vieille fe-



Séville. — Entrée de la calle de las Sierpes.



nêtre à l'arc en fer à cheval et tantôt par quelques ornements plus importants, une frise sous la toiture, quelques arabesques sur la tour, quand le clocher lui-même n'est pas tout bonnement un ancien minaret transformé.

Ceci est le cas de l'église Saint-Nicolas, dont la petite tour nous servait de point de repère dans nos promenades ; cette tour est arabe dans tous ses ornements, c'est un minaret découronné où la logette du muezzin a été remplacée par un petit campanile.

Les places sont nombreuses dans les rues tortueuses de Cordoue, mais ce sont le plus souvent de simples carrefours, un peu plus brûlés par le soleil que les petits couloirs tranquilles. Une des plus pittoresques est la place Géronimo Paez, large, irrégulière, ombragée de grands vieux arbres, et toujours à peu près déserte ; les hautes murailles d'un vieil édifice du commencement de la Renaissance, tiennent un des côtés. Une grande porte monumentale, ornée de colonnes et de statues, et couverte de sculptures à moitié gothiques, s'ouvre au centre de la muraille, et sur le tout court une balustrade formée d'une rangée de croix de Malte inscrites dans un cercle. Chose étrange, ces restes d'une époque relativement récente sont usés et rongés par le temps, tandis que les morceaux mauresques, les légères arabesques des murs extérieurs de la Mosquée, les découpures de ses portes arabes ont conservé un certain air de fraîcheur et de jeunesse.

Notre dernière matinée avant le départ est consacrée à un vagabondage tranquille et sans but par les rues. Nous errons dans tous les quartiers depuis le Paseo del gran Capitan, place

dédiée au grand capitaine Gonzalve de Cordoue, le rival de Bayard, quartier opulent dont les maisons possèdent des patios à colonnes de marbre et de superbes jardins, jusqu'aux places et aux rues poussiéreuses des faubourgs.

Tout est spectacle pour nous, nous contemplons longuement des tondeurs de moutons, à l'apparence de parfaits gitanos, nous constatons une remarquable abondance de barbiers dans tous les quartiers et nous suivons une troupe de bohémiennes traînant par les rues leurs robes jaunes en loques, et s'arrêtant de porte en porte pour offrir de dire la bonne aventure aux muchachas imperturbablement souriantes, assises sur les dalles. Sur le pas d'une porte, une dame refuse.

— Je la sais, dit-elle en secouant tristement la tête.





Séville. — Dans la cathédrale.

CHAPITRE DIXIÈME

SÉVILLE.

La calle de las Sierpes le soir. — La cathédrale et la Giralda. — La fête de S. Ferdinand. — Le patio de los Naranjos.

En route pour Séville, la perle de l'Andalousie. Tout le long du chemin de fer se continue, comme avant Cordoue, la bordure ininterrompue des grands cactus et d'aloès hérissés comme des hallebardes.

A chaque chemin de traverse que nous coupons, une garde-barrière, des ânes et un cochon. La garde-barrière à la figure bronzée agite un drapeau, son cochon effrayé par le fracas de la locomotive tourne le dos aux voyageurs et rentre précipitam-

ment dans la petite habitation qu'il possède sous les cactus. Quant aux ânes, ils se contentent de secouer leurs oreilles trop musicales, que le sifflet strident du mécanicien contrarie, et ils attendent philosophiquement, avec leurs paniers et leurs paysans sur le dos, que le train laisse le passage libre.

Le site le plus caractérisé entre Cordoue et Séville est, à peu de distance de la première ville, la haute colline d'Almodovar plantée d'oliviers en ligne et couronnée par les ruines d'un grand château fort à tours carrées, comme presque toutes celles qu'ont bâties les Arabes. Almodovar était primitivement une forteresse arabe, mais le roi Pédro le Cruel la reconstruisit en partie. Deux grosses tours sont encore complètes et la plus grosse domine à plus de cent mètres ce côté escarpé du rocher, juste au-dessus de la voie ferrée. Le village est au pied du castel, caché sous des masses de verdure.

Séville s'annonce au loin par sa fameuse Giralda, la tour de sa cathédrale, qui s'aperçoit bien avant que l'on n'ait atteint les premiers abords de la ville. Le soleil d'une chaude après-midi la frappait et semblait la faire miroiter au-dessus de la plaine couverte d'oliviers et de cultures.

Bientôt le Guadalquivir apparut dans sa majestueuse largeur, puis les fumées des usines presque pittoresques de Triana, puis le pont et les mâts des navires amarrés sur les quais.

Le train s'engagea sur une étroite ligne resserrée entre le fleuve et les arbres d'une jolie promenade, à travers lesquels s'apercevaient des murailles dorées par le soleil couchant et des maisons blanches. Chose nouvelle, il y avait du monde partout, sur la promenade, dans les rues, aux fenêtres des maisons et

jusque sur les terrasses; et le train nous jeta brusquement dans la foule, un peu étourdis, après nos séjours dans les villes mortes, par le tapage et le mouvement de la remuante et bien vivante Séville.

L'un et l'autre se déclarent satisfaits à la vue de l'hôtel à eux indiqué par un ami. Il est très gai, très confortable, élégant même et réunit à ces agréments une dose de couleur locale très suffisante; nous avons un patio, plus complet que celui de notre hôtel de Cordoue, et de plus, — garni de ces meubles, tables, chaises et fauteuils américains dans lesquels les amis du far niente se prélassent aux heures chaudes en écoutant le murmure des filets d'eau qui tombent dans la grande vasque du milieu.

Comme les patios bourgeois il a sa grille aux arabesques serrées et sa garniture de colonnes de marbre. Sous les arcades égayées par les fleurs, de vieilles tapisseries et des tableaux forment avec des vitrines pleines de menus bibelots arabes et castillans, — bijoux, médailles, armes et antiquités diverses, — un petit musée de curiosités sévillanes au plus juste prix. Les dames ne sont pas oubliées; dans un petit salon voisin, des échantillons de mantilles blanches et noires de toutes les finesses sont exposées pour la tentation des voyageuses désireuses de passer pour des Andalouses.

La chaleur, quand elle n'est pas trop forte, doit griser un peu les gens; avec trop de degrés centigrades, on reste chez soi abattu et juste assez vivant pour souffler et pour maudire les fantaisies du soleil, mais la dose juste donne à tout le monde un sentiment de bien-être parfait, une gaieté expansive et un

laisser aller plein de charme ; cela ressemble presque à de l'ivresse, c'est l'ivresse de la lumière et du soleil absorbés dans la journée qui se fait sentir le soir.

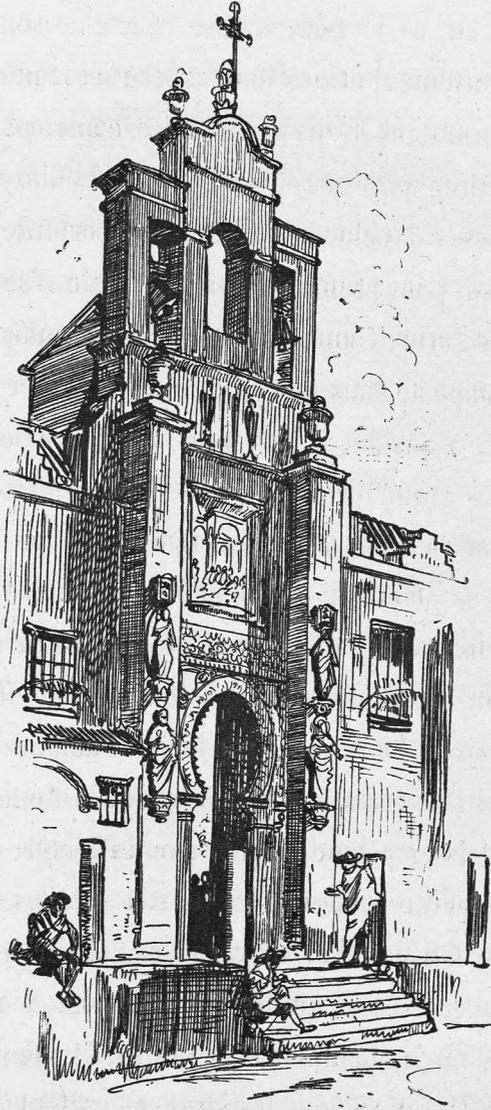
Séville avait eu, ce jour-là, sa dose exacte de soleil, car tout était bruit, mouvement et gaieté dans les rues ; toute la population était dehors, dans la rue et sur les balcons, pour jouir de la splendide soirée qui s'annonçait.

A peine brossés, à peine restaurés, nous sortons, gagnés par la même ivresse, pour prendre aussi notre bain d'air tiède. Les places plantées d'arbres sont pleines de monde, mais la foule est surtout plus compacte dans une petite rue, « la calle de las Sierpes », qui est, à Séville, à peu près ce qu'est le Corso des villes d'Italie, le grand promenoir, le boulevard aux cancons.

La calle de las Sierpes est une rue très étroite qui va depuis la poste, derrière la plaza del Duque, jusqu'à la place de la Constitution où se trouve l'ayuntamiento. Au-dessus de ses maisons bariolées, peintes en jaune, en rose et même en bleu tendre, la rue est entièrement couverte d'un bout à l'autre par des toiles accrochées aux toits ; aux carrefours les toiles s'entre-croisent de façon à ne laisser passer aucun rayon indiscret, et l'on n'y jouit que d'une petite chaleur d'étuvée très supportable au lieu de rôtir comme dans les rues dépourvues d'abris.

Tout le commerce est centralisé dans la calle de las Sierpes et dans les rues environnantes ; c'est le quartier des marchands d'éventails, des bijoutiers, des libraires, et surtout de tailleurs et de modistes en quantité innombrable ; il y a des passants sur les trottoirs même dans le jour, et le soir on n'y peut avancer que pas à pas au milieu d'une foule compacte.

La rue prend alors un aspect féerique, les balcons qui règnent sur toute la ligne sont chargés de monde, les grands miradors,



La puerta del Pardon.

encombrés de pots de fleurs, ornés au dehors de grandes palmes vertes, ressemblent à des cages suspendues aux maisons

qui porteraient, au lieu d'oiseaux, de jolies señoras jouant de l'éventail. A tous les étages pendent des grappes humaines, particulièrement féminines. Au bas la foule se presse et bourdonne.

Plus de costumes, mais le pittoresque n'est pas banni pour cela. On a de quoi se rattraper avec les couleurs: Les femmes arborent des robes éclatantes et des châles flamboyants qui font penser, lorsque, sortant de l'ombre, elles passent devant quelque vif jet de lumière, aux bocalaux rouges, verts ou bleus des pharmaciens, tout simplement, comparaison naturaliste que nous offrons aux poètes de l'avenir.

Les bourgeoises sont en noir, avec la mantille, et passent par groupes, l'éventail en main. La duègne n'est pas inconnue, quelques-unes de ces « horribles compagnonnes » se rencontrent, pilotant de jolies mañolas à l'œil peu candide.

Avec ses alternatives d'ombre et de lumière, avec sa foule si colorée sur les balcons et sur le pavé, la calle de las Sierpes de ce soir-là restera dans notre souvenir. Quelques petites rues adjacentes participaient à son animation, la foule s'y pressait aussi éclairée par les boutiques et par les fenêtres ouvertes et garnies de monde jusque sous les toits. Les toiles tendues dans la journée étaient par-ci par là carguées, et par les ouvertures de ce plafond mobile apparaissait le ciel bleu piqué d'étoiles.

Le lendemain et les jours suivants ayant été des jours de fraîcheur relative, la calle de las Sierpes n'offrit plus du tout le même aspect. Il y avait les mêmes fleurs aux balcons, les mêmes châles rouges dans la rue, mais tout, balcons et promeneurs, avait un petit air calme qui ne ressemblait en rien au char-

mant laisser aller et à la bruyante gaieté du premier soir.

Mais l'été s'est montré cette année extravagant partout, il a été partout pluvieux et froid, et Séville n'a pas eu son compte de chaleur, les 40 et quelques degrés au-dessus de zéro dont elle jouit ordinairement. Le soleil en temps normal abuse et grille toute l'Andalousie pendant de longs mois; les habitants de Séville ne commencent à respirer que vers onze heures du soir, alors les rues s'emplissent, on court au Prado, sur les grandes places, partout où l'on peut espérer un peu de fraîcheur. Les bancs qui garnissent les grandes places sur toute leur longueur, sont arrosés à outrance, l'eau d'abord siffle et rejait en touchant le marbre brûlant, mais à la fin ils se refroidissent et les Sévillanes peuvent s'asseoir et jouer de l'éventail pendant quelques bonnes heures.

La Giralda nous ayant hantés toute la nuit, nos premiers pas furent le lendemain matin dirigés vers la cathédrale; la rue de las Sierpes était à peine éveillée, on ouvrait les boutiques et l'on tendait les toiles. Bientôt le sommet de la Giralda, avec la statue tournante qui la couronne, apparut au-dessus des maisons, et cinq minutes après nous étions au pied de cette merveille d'une ville qui est une merveille elle-même, comme le dit le célèbre proverbe :

Quien no ha visto Sevilla,
No ha visto maravilla.

La Giralda qui sert de clocher à la cathédrale chrétienne n'est arabe que jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingts et quelques mètres. C'est une énorme masse carrée,



solide et sans saillie aucune, mais couverte du haut en bas de ces sculptures arabes qui donnent à des édifices d'une lourdeur réelle, l'apparence de la légèreté. Sur chaque face au-dessus d'un premier corps moins ornementé, s'ouvrent quatre étages d'une seule fenêtre simple ou double, élégamment découpée, dans des arcatures d'un dessin charmant varié à chaque étage ; elles sont logées entre deux grands cadres d'ornements quadrillés, surmontés d'une fausse galerie d'arcs en ogive dentelée. L'œuvre construite vers l'an 1000 par l'architecte arabe Huever s'arrête là.

Le couronnement de la tour, ajouté au seizième siècle, est du plus élégant style de la Renaissance ; c'est d'abord un étage de la même largeur que la construction arabe, ouvert sur chaque côté de cinq grandes baies qui laissent apercevoir toutes les cloches et couronné par une balustrade ornée de boules et de pots à fleurs de fer. En retrait s'élève ensuite un campanile carré ouvert par une grande arcade sous laquelle se balancent les grosses cloches, puis, en retrait encore, se profile sur le ciel une sorte de lanterne qui sert de piédestal à la statue de la Foi debout sur une boule et tendant une voile. C'est de cette statue qui tourne à tous les vents que vient le nom de Giralda donné à la tour (*girar*, tourner).!

L'édifice tout entier est d'une belle couleur blanche et rose ; dans la partie arabe le ton des briques sert de fond aux sculptures et aux décorations de stuc, plus haut elle est plus jaune et plus dorée, mais plus l'œil s'élève et plus il est agréablement arrêté par les détails et par les ornements qui se détachent en silhouette sur le bleu du ciel.

Au pied de la Giralda se trouve comme devant la mosquée



Séville le soir. — Calle de las Siervas.

